

guerre. — A l'ordre du jour. — Les Poètes entre eux. — Futurisme russe. — Le « Pastissier français », la Bibliothèque Nationale et Fedor von Zobeltiz.

Le roi Léopold II et la Guerre.

Mon cher Directeur,

Je vous remercie de m'avoir communiqué la lettre que vous avez reçue de votre côté au sujet de mon point d'interrogation : « Qu'aurait fait en août 1914, le roi Léopold à la place du roi Albert ? » Si elle avait été écrite de façon moins désobligeante, je vous aurais demandé de la publier, mais il suffit en somme de savoir le point qu'elle soulève.

Le roi Albert est une belle âme, tandis que le roi Léopold ne semblait pas une belle âme. Voilà tout ce qui me faisait douter. Mais on peut douter de mon doute !

Mon ami Dumont-Wilden, à qui j'ai soumis l'hypothèse, se prononce pour l'ancien roi. Tant mieux ! Il m'écrit :

Si le roi Léopold était très impopulaire au moment de sa mort, un revirement commençait à se produire un peu avant la guerre, surtout dans les jeunes générations. Et les admirateurs du feu roi sont d'autant plus passionnés qu'ils considèrent qu'ils ont un courant injuste à remonter. Qu'aurait fait Léopold II s'il s'était trouvé dans les mêmes circonstances qu'Albert ? C'est assez difficile à dire. Moi, je crois qu'il aurait agi comme son successeur, et cela pour diverses raisons. Je crois même qu'il aurait pris dans la lutte contre l'Allemagne un rôle plus ample, plus important, parce qu'il avait plus d'imagination et plus d'ambition que son neveu qui est un esprit droit, honnête, jusqu'à l'héroïsme — il l'a prouvé, — mais peu enclin aux grands rêves. Notez d'ailleurs que personnellement il détestait Guillaume II, lequel s'était permis de juger sa conduite privée. Au surplus, ce n'était rien moins qu'un homme de cœur. Le feu roi des Belges était avant tout un homme de grand sens, et quand il s'est agi de répondre à l'ultimatum allemand, la raison et le sens politique étaient d'accord avec la stricte honnêteté.

Si la Belgique avait laissé passer l'armée allemande, elle eût été aussi bien qu'elle l'a été au commencement de la guerre le champ de bataille de l'Europe, car la France et l'Allemagne n'auraient pas laissé l'ennemi prendre sans coup férir l'avantage d'une base d'opération aussi commode. Elle eût donc perdu tout ce qu'elle a perdu, plus l'honneur et l'espérance. Tout cela, à moins d'avoir l'esprit aveuglé par une pleutrerie incurable, apparaissait en août à quiconque réfléchissait. Or Léopold II était un homme réfléchi, et ce n'était rien moins qu'un pleutre...

Soit ! l'avis de Dumont-Wilden est très judicieux.

Recevez, etc.

HENRI MAZEL.

§

Hidekk. — Dans le *Mercure* du 1^{er} avril, p. 454 (article de J.-W. Bienstock : *Chez l'Ennemi*), il faut rétablir ainsi la phrase allemande qui y est citée : *Hauptsache ist dass England Keile kriegt*, ce qui signifie : « L'essentiel est que l'Angleterre reçoive une râclée. »

Telle est la fameuse formule qui, sous sa forme résumée *Hidekk*, est devenue populaire en Allemagne, comme le *Gott strafe England*, dont elle constitue une variante, et que Guillaume Apollinaire, ainsi qu'il nous l'a conté dans sa « Vie anecdotique » (*Mercure* du 16 février), trouva un jour, en Champagne, baptisant une cagna boche : *villa Hidekk*.

§

A Salonique. — La vie à Salonique, malgré les loisirs forcés des troupes françaises et anglaises, n'est pas aussi monotone qu'on pourrait le supposer.

Suivant une coutume qui leur est chère, les soldats anglais ont organisé sur le front des soirées artistiques où les « tommies » peuvent entendre les vieux airs populaires britanniques, ainsi que les ritournelles à la mode; et surtout des revues chargées qui ont beaucoup de succès.

De leur côté, les Français en font autant. Il doit être fort curieux de comparer les deux humours, car les sujets de ces revues improvisées, écrites et jouées par des amateurs, sont à peu près les mêmes.

L'autre jour on jouait — du côté français — une revue intitulée : *Ça raille à Salonique*. On jugera, d'après ces répliques, de l'esprit dépensé. Bien des pastiches de Victor Hugo ne valent pas celui-ci :

ATHÉNA.

... Mais, Sire, peut-on savoir

Ce qui s'est passé sur la Marne, un beau soir ?...

GUILLAUME

Voilà ! Nous avançons ; vaincus par ma conquête,
Les Français reculaient, plus d'un baissait la tête,
Et mon aigle volait de clocher en clocher,
Pour aller, tout là-bas, sur Paris se percher.
Le soir tombait. La lutte était ardente et noire
Et j'avais l'offensive et presque la victoire.
Caché dans un ravin, d'où j'observais parfois
Le centre du combat, quand auprès d'un grand bois,
Je m'aperçus soudain, catastrophe immortelle,
Que j'avais par mégarde oublié mes bretelles !!!
Mon pantalon tombait. L'espoir changea de camp,
Et je vis mes soldats, qui, tous, foudroyaient le camp,
Crier en agitant leurs bras comme des ailes :
L'Empereur, l'Empereur a perdu ses bretelles !...
... Je les ai retrouvées, depuis, un soir d'hiver,
Dans la neige et la brume !

TOUS

Où ça ?

GUILLAUME

... Sur l'Yser,

Où mes soldats, où mes légions, où mes cohortes,
Des maisons écroulées ont enfoncé les portes.
Et là, joyeux comme le maréchal Oku,
De loin je suis venu, et j'ai vu, j'ai vaincu !!!

Les « tommies », eux, ne font pas tant de littérature. Il n'est pas nécessaire d'être un scholar, comme ils disent, pour apprécier les nombreux jeux de mots dont est émaillée la pièce intitulée les *Aventures de Dick Whittington*. Ce ne sont que situations cocasses très simples et dont la compréhension est encore facilitée par un jeu scénique des plus animés. Qu'on imagine une suite de tableaux chargés sur des types nouveaux créés par la guerre. Il y a, entre autres, deux Fournisseurs aux armées qui disent en chantant comment ils ont pu faire de la confiture avec des pommes de terre. En les entendant, les « tommies » spectateurs rient d'un bon rire sonore.

Mais la scène la plus cocasse est la mort de la mascotte, animal fétiche du régiment, qui donne lieu à une parodie amusante d'une des plus belles scènes de *Jules César*.

Chez les Anglais, on parodie Shakespeare, chez les Français on pastiche Victor Hugo.